
EDMOND JALOUX

par

YANETTE DELÉTANG-TARDIF



LA TABLE RONDE

EDMOND JALOUX

5461

16° Z

2255

DL 00409

15-1-48

DU MÊME AUTEUR :

ÉCLATS (A. Quillet).
GÉNÉRER (A. Quillet).
VOL DES OISEAUX (A. Quillet).
CONFIDENCES DES ILES (Corréa).
BRISER N'EST RIEN (Sagesse).
L'ANNÉE POÉTIQUE (12^e Cahier ; Denoël).
LA COLLINE (Debresse).
MORTE EN SONGE (Sagesse).
PRESSSENTIMENT DE LA ROSE (Debresse).
POÈMES DU VITRIER (Poètes).
TENTER DE VIVRE (Denoël).
ÉDELLINA (Les Amis de Rochefort).
LES SÉQUESTRÉS, *roman* (La Table Ronde).
SEPT CHANTS ROYAUX, *ornés par L. Survage*
(Éditions du Rond-Point).

Traduction :

POÉSIES DE GÛTHE (en collaboration avec
Maurice Betz) Émile-Paul.

En préparation :

ENTRÉE DE SECOURS, *poèmes*.
LA GÉANTE, *nouvelles*.



EDMOND JALOUX
(Portrait par Madeleine OTT.)

YANETTE DELÉTANG-TARDIF

EDMOND JALOUX



LA TABLE RONDE

4, Rue Jules-Cousin

P A R I S

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUATRE-
VINGT-QUATRE EXEMPLAIRES CONSTITUANT
L'ÉDITION ORIGINALE, DONT : VINGT-HUIT
EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA
NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 A 20
ET H.C. I A H.C. VIII ET CINQUANTE-
SIX EXEMPLAIRES SUR ALFA MOUSSE
NAVARRÉ NUMÉROTÉS ALFA MOUSSE
1 A 40 ET H.C. IX A H.C. XXIV.



*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.*
Copyright by les Éditions de la Table Ronde, 1947

CHAPITRE I

LE NAVIRE DANS LE CIEL

« J'ai peut-être été heureux. Le bonheur, c'est une certaine angoisse que l'on regrettera toujours. »

EDMOND JALOUX.
(Les Amours perdues)

L'EXPOSITION était fermée depuis la veille. Sous la lueur crépusculaire des vélums, la peinture avait repris sa vie solitaire, celle que les peintres lui avaient donnée dans le secret d'une durée où l'homme s'égare. Les grandes salles dormaient et nous avançons avec précaution, sans savoir quels fantômes allaient blesser nos pas. Pourtant le silence était troublé de coups de marteau, car dans certaines salles, on remettait en caisse les chefs-d'œuvre qui devaient rega-

gner leurs villes, leurs musées, leurs collections.

Dans la salle du XVII^e Siècle, encore intacte, nous eûmes la surprise désappointée d'apercevoir une seule place vide : celle justement de la toile pour laquelle nous étions revenus, afin de lui dire adieu après tous les visiteurs et seuls avec elle. Ce tableau, un de ceux qu'Edmond Jaloux préfère à tous les tableaux du monde, c'est *le Château Enchanté* de Claude Lorrain. Sa place vide nous semblait un avertissement du secret qu'il fallait lui garder. Il refusait le mystère ajouté par la nuit, par l'abandon. Trop grand pour l'émoi d'une révélation où nous allions surprendre les autres, il nous avait quittés sur le désir que nous avions encore de lui, comme le font parfois les incompréhensibles êtres humains.

La veille, j'avais vu Edmond Jaloux se pencher sur lui. Pâle, le cœur battant, il venait de découvrir des personnages mystérieux dans un coin où il n'avait vu jusqu'à ce moment que des feuillages. Ces broussailles, sous l'attention qu'il mettait à les fixer, lui livraient des formes à peine humaines, dépendant encore des végétaux avec lesquels il les avait confondues. Ainsi chaque regard sur ce tableau extraordinaire nous faisait atteindre une perspective tremblante, suspendue et pourtant pleine d'une

certitude dont la nature même, comme celle des dieux, ne se livrait point.

La virtualité d'une contemplation implique déjà une existence dont on ne sait pas si nous la portions antérieurement en nous, ou si elle appartient en propre à la chose contemplée.

Le Château enchanté...

Etre entrée là. Avoir gravi ces monts, exploré ces salles, ces tours au soir tombant. Avoir vécu là, dans la nuit verte parmi les rocs et les frondaisons, avec le soupir des statues debout sur les fenêtres à verre dormant. Statues de veille et de garde. Le bruit des pas du rêveur lève des parfums d'autrefois. C'est une voûte qu'il fallait trouver par le fond des mers...

« Comment êtes-vous entrée ?

— J'ai plongé, j'ai nagé jusqu'à des buissons d'algues.

— Combien de temps ?

— Oh ! pendant des nuits et des nuits. Le Château semble tout près, mais il est au bout de mille sommeils, c'est pourquoi, sur la rive, Psyché renonce à rejoindre Eros, et pleure, car elle ne sait plus dormir. Et puis, j'ai émergé, j'ai trouvé les pierres très glissantes de l'escalier secret.

— Et là ?

— Là, vous étiez assis en songeant à

la beauté de l'âme. Mais il ne faut rien dire, car la beauté est inhabitable tant qu'on enfante des paroles à la place de ce qu'elle est...

* * *

C'était vers Londres que repartait donc déjà *le Château Enchanté*. Maintenant, nos yeux s'habituèrent à la pénombre, retrouvaient les autres toiles et nous nous apercevions avec stupeur qu'elles dissimulaient tout ce qui s'attache à l'idée de jour. C'est ainsi que dans le grand Poussin : *Les Femmes de Mégare ramassant les cendres de Phocion*, tous les personnages semblaient disparus.

On pouvait lire le ciel et les arbres, les bâtiments, le petit temple et le chemin. Les détails les plus sombres du paysage restaient visibles, se dégageaient peu à peu, mais on eût dit que les hommes se fussent absorbés dans les lieux de leur sommeil. Du vieillard sous les arbres, de la femme à genoux, des jeunes gens du second plan, plus rien. « C'est inexplicable. Où sont-ils ? » murmura Edmond Jaloux, bouleversé. Et je le voyais saisi par la grande tourmente de la peinture, transporté dans un univers où les actes et l'apparence ne font plus qu'un. On sent alors qu'il touche l'inexprimable, qu'il atteint la pointe ex-

trême d'une attente où s'unissent invraisemblablement l'ivresse et la sérénité.

Les tableaux que j'ai vus avec lui semblent avoir une vie double ; ils sont aussi le signe d'une aventure où il se trouva mêlé, roulé dans une vague de Turner, saisi dans un jardin-vampire de Max Ernst ou hypnotisé par un personnage de Millais. Ainsi s'enfonçait-il dans cette toile de Poussin, comme s'il voulait éprouver par lui-même l'étrange disparition qui la changeait devant nos yeux. Il murmura : « C'est leur manière de rêver. Sans doute pourrions-nous ainsi disparaître, nous aussi, si nous étions moins séparés de notre vie. »

Nous pensions que la salle ressemblait à une forêt que la nuit a surprise avant le monde entier. Avec une angoisse naissante, nous allions à la découverte d'autres tableaux soumis à leurs métamorphoses nocturnes. Dans un « Crépuscule » de Claude Lorrain, les troupeaux que nous avions remarqués la veille étaient devenus des roches aux formes menaçantes et menacées. Par l'effet d'une loi terrible et inconnue, se reliaient au minéral toutes les présences vivantes. Nous nous trouvions enfouis dans les pièges de la peinture, envahis par une existence étrangère et reconnue qui se levait partout de l'ombre et du silence, pour laquelle la vision chancelait au delà

de ses limites sensorielles, afin de laisser croire à l'âme humaine qu'elle était capable d'atteindre le lieu magique où se confondent son origine et sa fin.

« C'est cela que j'appelle la Beauté : c'est-à-dire l'inaccessible. Le parfait ne le donne pas, mais ce mystère qui charge les messages les plus inattendus, et parfois les plus disparates, d'une telle émotion que j'ai peine à n'y pas succomber. » (1)

* * *

Ceux qui ont gardé le souvenir de l'éblouissante exposition de la Peinture Française au Musée des Arts Modernes se souviendront-ils du Lorrain qui, sur la cloison de gauche à l'entrée de la salle, représentait un vaste port ? Nous étions arrivés devant lui, lorsqu'un gardien intrigué, peut-être vaguement inquiet de nos colloques à voix basse et des deux ombres errantes que nous formions devant des tableaux presque invisibles, animé aussi du charitable désir de nous permettre « d'y voir », releva brusquement les stores qu'il arrêta à mi-chemin. L'AURORE entra sur les peintures, la vie revint, les oiseaux chantèrent. Les bleus, les roses, les ors jouaient dans les nuages

(1) Edmond Jaloux : *Le Miroir de Vénus*.

et dans les voiles. En me retournant, je voyais tourner *Le Triomphe de Flore*. Cependant Jaloux semblait de plus en plus fasciné par le Port de Claude. Il le fixait à droite, à gauche, se penchait, se féculait, s'approchait, manifestait un grand trouble. Je regardais son visage passer de l'étonnement à la joie, de l'interrogation à l'éblouissement. Enfin il me désigna le tableau, d'un certain angle, et d'une voix changée par l'émotion : « Voyez ce navire en plein ciel ! » dit-il.

Et je vis. Au-dessus des vaisseaux sur la mer, au-dessus des collines et même des rayons du soleil de gloire, tout en haut, où les Primitifs placent les anges et Dieu en majesté, un navire s'avancait, superbe et calme.

Quel sourd travail de la matière peinte générerait une apparition aussi parfaitement écrite ? Par quelle lente activité, l'intime mélange des blancs, des ocres et des cadmiums avait-il soulevé cet embu précis, ce fantôme précieux ? Était-ce une toile repeinte dont reparaisait, sous la nouvelle couche, un objet ancien ? Ou quels étaient les pouvoirs de génie du peintre ménageant dans son acte le miracle d'un instant d'avenir bouleversé ? Était-ce l'instant de croiser un Vaisseau Fantôme de la même nature que celui dont je vis, sur

une mer nue et nettement vide de toute embarcation, dans la Baie de Douarnenez, une fête de nuit tout illuminée ?

En plein ciel, la poupe et les mâts, la haute proue et les fins gréements, toute la Nef était peinte d'un blond mat sur les jeux brillants de l'air. Nos yeux ne cessaient d'y découvrir de nouveaux détails et le Navire prenait, au-dessus des formes, de l'agitation et du rythme réel du port, l'espace immense où s'absorbait, muette et fascinée, notre contemplation.

Le pouvoir de contemplation d'Edmond Jaloux, sa faculté d'unir la réalité d'une vision à la vision du réel, ce pouvoir, de nature essentiellement poétique, est une source de son œuvre, un état de sa vie. Je le revois, devant la matérialisation du Vaisseau, plus comblé, encore, que surpris. Il ne donne pas le nom de miracles à de tels événements, car sa vie quotidienne en est faite, ce qui ne signifie pas qu'il y soit habitué, la contemplation véritable étant tout l'opposé de l'habitude et le monde terne et morne de l'habitude devenant, aux yeux visionnaires, l'inexistence même ; ce qui met un homme en mesure d'être de plus en plus isolé des autres, étranger, solitaire et inconnu.

Dans l'introduction de son magistral *Goethe*, Friedrich Gundolf pose cette réflexion critique : « Demandons-nous de temps

à autre, pourquoi nous étudions l'œuvre d'un poète, si c'est par caprice ou poussés par une nécessité intime, et nous aurons un aperçu des limites de nos moyens, autrement dit, la vraie méthode à suivre. »

La nécessité intime de m'approcher de l'univers d'Edmond Jaloux est en moi à l'état de poème à naître. Il s'agit, je crois, d'éclairer les voies par lesquelles cet univers réincarne une existence vraie, celle qui semble exilée de nous à notre naissance.

Je ne cherche pas à avoir l'air absente de cet essai, résolument subjectif. La tendance naturelle qu'ont les hommes à parler d'eux-mêmes est une des façons que se donne leur destin pour mieux les égarer, et une des faces de ce détachement à partir duquel seulement s'ouvrent les découvertes de la foudre. Le monde extérieur parle à l'homme ; il lui demande : « Jusqu'où vas-tu en toi pour t'égalier à mon espace, équilibrer nos gouffres, trouver mon reflet sous tes yeux, mon contour sous tes paumes, et mes sons qui te métamorphosent ? » Et l'homme a parfois répondu : « Je vais plus loin que toi dans ce que tu cesses d'être. » Le temps n'est qu'un dialogue sans fin dont une œuvre d'art authentique est un des moments *exprimés*.

La « méthode à suivre » ne sera ici que la tentative d'être à l'écoute d'un être

avec ses voix et d'obtenir peut-être la grâce, parfois, de toucher le point de source.

C'est cette méthode que le poète suit pour écrire un poème. On voit qu'il ne faudra pas chercher ici la trace d'une biographie sérieuse. Les biographes d'Edmond Jaloux auront beau jeu : il décrit son cadre littéraire dans ses « Saisons littéraires » ; on trouve un journal lyrique de sa pensée dans des œuvres comme *Essences* ; toute son œuvre critique est constellée de souvenirs, d'anecdotes, de présences. Elle fourmille de vies, et de la sienne.

Mais je veux parler de la fidélité qu'il a vouée à ses songes et du style qu'il a donné à ses livres et à sa vie. Et comment il saisit le réel avec une intuition qu'on n'exerce en général que pour l'imaginaire.

Et d'heure en heure, de livre en livre, de l'amour des fleurs à l'amour d'un chien, de la passion d'écrire à la nostalgie de vivre, de rêve en vision, je voudrais essayer de montrer, avec sa parole, qu'il a reçu le signe souverain, infaillible et sacré du *Poète*.

X Le Navire dans le Ciel, ce vaisseau apparu comme la *couleur* d'un thème musical, restera le symbole des chapitres qui vont suivre. C'est de là qu'il fallait partir...

CHAPITRE II

LE ROMAN ET LES CARACTÈRES

« J'arrache un masque, un masque encore. Une perruque bascule ; un diamant retombe à son état primitif de charbon. J'efface le fard, la poudre, j'éteins l'éclincelle, et toujours renaît la verroterie, le déguisement, la perle de culture, la dentelle, le loup de velours noir, quelque chose qui miroite et qui m'égare, je ne sais quel enchantement, une irisation, le jeu d'artifice. Où l'être se trouve-t-il ? Dans son squelette, me direz-vous ! Mais la mort est un dernier mirage, soit qu'elle dissimule Dieu, la vie immortelle ou le néant. Elle-même demeure une feinte. Où cette magie finit-elle donc ?

EDMOND JALOUX.
(Essences).

AVANT d'écouter le poète qui s'exprime dans toute l'œuvre de M. Edmond Jaloux, une mise au point s'impose. Elle concerne un romancier d'une fertilité à peine

croyable, si l'on songe qu'aux livres publiés il faut ajouter au moins cinquante romans, deux à trois cents nouvelles et contes, inédits en volume ou inachevés, dont les seuls titres rempliraient plusieurs pages de ce livre. « Mes livres publiés ne sont, me dit Edmond Jaloux, que les échantillons de tous ceux auxquels j'ai pensé, dont j'ai tracé les lignes principales et que je n'ai pas terminés. Il y en a même dont je n'ai pas écrit une ligne, hors le scénario, mais *je les connais mieux* que ceux que j'ai écrits, parce qu'ils sont restés virtuels. »

Cette abondance créatrice, qu'on peut situer dans le cas d'un véritable phénomène psychique, a souvent dérouté la critique au sujet d'une œuvre de la qualité la plus rare et de la plus exigeante unité d'inspiration. M. Edmond Jaloux lui-même, n'est pas sans s'interroger à propos de cette fécondité romanesque ; mais, conclut-il : « on n'est pas maître de son destin. » Le sien le porte à donner le jour à des milliers de scènes, d'histoires, de personnages ; à des centaines de caractères qui ont existé en lui, par un don anormal de l'imagination et de la sympathie. Cette abondance, étayée comme elle l'est par une extraordinaire maîtrise du métier d'écrivain ; cette incessante osmose entre l'observation et l'imagination ; cette nécessité qu'éprouve la

vie psychique de donner à ses innombrables combinaisons une existence formelle qui l'éternise hors de ses limbes ; cette activité de l'âme opulente, c'est organiquement la nature du véritable romancier. Il faut vivre vraiment des temps de sordidité et d'avarice mentales pour entendre reprocher la prodigalité à un écrivain dont le trait capital est la pudeur d'expression, sans s'inquiéter de découvrir à quels dons, à quels pouvoirs créateurs, à quelle grâce de l'expression, à quels accords entre l'être et l'acte, répond cette fertilité.

Une des raisons de l'insuffisance critique à propos des romans d'un écrivain aussi célèbre que M. Jaloux est la difficulté à connaître, dans une époque pressée comme la nôtre, le véritable visage d'une production innombrable. On déduit une œuvre entière d'un seul livre ; et un livre d'un seul chapitre. La lecture lente et reprise est de plus en plus rare. La diversité, la multiplicité d'une œuvre n'autorisent pas ces jugements fixés qui fixent eux-mêmes, pour la commodité du lecteur, le critique qui les énonce. Ainsi a-t-on pu classer Edmond Jaloux, une fois pour toutes, dans la descendance de Bourget ou dire de lui qu'il était un écrivain mondain, ce qui ne signifie rien, sinon qu'il a placé ses héros dans un cadre qui a été toujours le sien et qu'il connaît héréditairement, plutôt que dans les champs, dans la mine

ou sur le trottoir. C'est d'ailleurs absolument faux d'insinuer qu'il a limité ses observations à un milieu mondain. Il a parlé de l'humain, partout où il le trouvait, avec la même pénétration, la même intuition, la même exactitude. Etranges confusions de ces étiquetages sous lesquels ce n'est pas une révélation que l'on cherche, mais toujours le même livre à travers le même auteur ! Cela exige moins d'attention, d'égards, de fidélité et de temps que de suivre une évolution toujours en activité. Une œuvre romanesque, édiflée par un écrivain qui est à la fois un moraliste, un critique, un amateur de caractères, un voyant, un rêveur, un poète et un humaniste, demande évidemment *plus de facultés* à ses analystes qu'un roman d'aventures.

Que cette œuvre, *complexe par sa source et claire par son expression*, soit demeurée, malgré le sens critique toujours en éveil de son auteur, typiquement, essentiellement romanesque, voilà, il me semble, un cas passionnant d'histoire littéraire et de psychologie. Mais, comme l'a dit M. Jaloux lui-même à propos de certaines productions contemporaines, la diversité, le caractère général d'une œuvre nuisent à la carrière de cette œuvre parce qu'on ne l'étudie pas assez près et qu'on lit les uns après les autres à leur apparition ses différents ou-

vrages sans essayer de faire le total des impressions ressenties.

Littérairement, la situation du roman gélosien est difficile à définir, car il a traversé, en restant lui-même, des courants assez inextricables formés par le roman naturaliste, à la suite de Flaubert ; le mouvement symboliste qui, de la prose mallarméenne, allait s'infiltrer dans la littérature d'imagination ; le mysticisme contemporain incarné par Proust ; le romantisme renaissant dont le surréalisme fut un des rameaux. Mais toutes ces tendances, M. Edmond Jaloux le montre parfaitement dans ses *Saisons littéraires*, étaient en puissance dans l'esprit des écrivains qu'il appelle « Les Hommes de 1900 » et dont le XX^e siècle, jusqu'à la guerre de 39, n'a fait que développer les idées et les sentiments.

Actuellement, la situation du roman en France, dans ses grandes lignes, est caractérisée par une décadence totale du *roman de caractère* au profit du morceau de *reportage* apporté chez nous par le roman américain (mais il évolue, lui, dans son moyen-âge) ; ou du tâtonnement destructif issu des grands romans russes (mais eux, c'était le visage réel d'un autre sol et d'une autre race) ; ou des derniers balbutiements d'un lyrisme invertébré succédant à l'écriture automatique des sur-

réalistes et à la mode du Romantisme allemand, (mais sans « répondant » réel dans le comportement des caractères). Enfin, il faut compter avec les ravages de l'anecdote, et la triple crue de la presse, du cinéma et de la radio qui attaque mortellement les traditions de l'écriture. La formule du reportage, de la « tranche de vie », du monologue, du ressassement indistinct, prend nettement ou insidieusement le pas sur la forme du roman élaboré, conçu selon la diversité des perspectives psychiques et développé sur les fondations des caractères humains et de leurs inépuisables résultantes.

x Nous arrivons donc à cette étrange constatation : on appelle aujourd'hui *romans* des œuvres qui ne possèdent pas le moindre élément romanesque. Je parle ici d'une tendance générale (dont les exceptions sont souvent éclatantes) vers une indifférence progressive à toute recherche symphonique et architecturale.

x Le cas de M. Edmond Jaloux est exceptionnel. C'est celui d'un romancier qui est un des derniers de son temps à représenter la constance et les lois du roman de caractère, tout en exprimant, sur un plan de plus en plus *libéré*, l'univers insolite et magique de notre mythologie mentale. Cet univers-là sera le sujet unique de cet essai ; cependant il faut absolument insister, avant

de s'y engager, sur la solidité des bases de la composition romanesque telle que, dès son plus jeune âge, l'a conçue Edmond Jaloux et montrer que l'inlassable observation du caractère humain lui a permis de rester prodigieusement véridique jusque dans les domaines fantastiques où nous conduisent certaines de ses dernières œuvres.

* * *

Un roman, « c'est surtout dans ses éléments supérieurs, une méditation sur la vie », écrit Edmond Jaloux dans *l'Esprit des Livres*. Et il ajoute, dans la même étude : « Je veux dire que l'auteur fait avec ses personnages, une série d'expériences absolument pareilles à des expériences de laboratoire, et dont la conclusion est de nous faire connaître et de nous rendre lumineux un ensemble de phénomènes psychologiques. » Cette définition est déjà valable pour la toute première activité romanesque d'Edmond Jaloux, dont on peut dire qu'elle remonte à son enfance.

A la fin d'un « Journal » manuscrit qu'Edmond Jaloux avait étreigné en 1894 — il avait donc seize ans — se trouvent les premières ébauches du roman gélosien, chapitres inachevés, fragments de nouvelles, récits, dialogues, qui nous frappent par

la façon aisée, légère, et naturelle avec laquelle le jeune écrivain savait d'instinct *conduire un dialogue*, mouvoir ses personnages, les situer réellement, et iriser déjà leurs paroles d'un délicat prolongement. Ses modèles, il les trouve à la fois dans les scènes mondaines de la société marseillaise, dans ses innombrables souvenirs de lectures, dans son entourage familial et dans sa flore imaginative. La soudure de ces quatre éléments : observation du monde extérieur, fertilisation par la culture littéraire, caractères héréditaires, et enfin projection du *soi* multiple, est sensible dès les premiers essais romanesques : *Le Domaine sentimental* (1898), *Les Femmes et la Vie*, (1901). Chacun de ces éléments se développera, s'aiguïsera, gagnera en profondeur et en subtilité, mais ils sont déjà en puissance et leur unité restera le signe essentiel des romans gélosiens.

Au début, l'observation domine. *Les Sangsues*, roman célèbre, dont j'ai sous les yeux une première version manuscrite datée de 1901, furent une étude exacte, solide, rigoureusement burinée, de mœurs provinciales étroites, rapaces, et quelque peu guignolesques. Ce livre, on le sait, révéla d'une façon éclatante qu'un nouveau grand romancier français était né.

Les Éditions de
LA TABLE RONDE

EDMOND JALOUX, *de l'Académie Française*. - LA MAISON
DES RÊVES.

— LE CULTE SECRET.

YANETTE DELÉTANG-TARDIF. - LES SÈQUESTRÉS.

— EDMOND JALOUX, *essai*.

LUCIENNE FAVRE. — BAB-EL-OUED.

JEAN ALLARY. — LA GRANGE AUX FEMMES.

— LE SILENCE ET LES TAMBOURS.

JEAN BERTRAND. — VOICI L'AVRIL.

JACQUES FOUQUET. — PORTE DE MONTREUIL.

PIERRE BOUTANG. - LA MAISON UN DIMANCHE.

YVES MALARTIC. — AU PAYS DU BON DIEU.

ROBERT CHRISTOPHE. — LE TRAMWAY D'AM-
BLETEUSE.

RENÉ REUDEL. — SI LE SEL S'AFFADIT.

MICHEL BRASPART. — LE VOYAGE DE JÉROME.

BERNARD PINGAUD. — MON BEAU NAVIRE.

HENRI TROYAT. - TANT QUE LA TERRE DURERA.

PARIS — 4, RUE JULES-COUSIN — 4^e Arr^t

Prix : 225 fr.

S. P.

Durand, 18, rue Séguier, Paris (France).

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

